

À travers les revues

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 130

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

A TRAVERS LES REVUES

Le dernier fascicule de la *Revue philosophique* (janvier-mars 1944) contient, entre autres, une revue critique de M. Henri GOUHIER, qui intéresse à la fois l'histoire des sciences et celle des idées au XVII^e siècle. M. Gouhier souligne la valeur des thèses de doctorat soutenues à Paris par M. René PINTARD sur *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII^e siècle*, et *La Mothe le Vayer, Gassendi, Guy Patin. Etudes bibliographiques et critiques* (Paris, Boivin, 1943). Galerie de portraits très habilement construite autour de la « tétrade » d'amis que constituent vers 1630 les trois personnages précités et le protestant émancipé qu'est Elie Diodati. « Il y a, dit M. Gouhier (p. 57), un « envers » du « siècle des saints ». Pour le décrire, il faut renoncer à distinguer des athées, des déistes, des épicuriens, séparations abstraites, « tendant moins à définir des réalités concrètes qu'à isoler par l'analyse les poisons dont on cherchait l'antidote ». Ce qui caractérise cette histoire, c'est l'audace de ses débuts et la timidité de ses dernières manifestations. Les plus fidèles sont ceux qui ne publient rien, héros d'un libertinage aussi immoral qu'antireligieux, plus railleur que sérieusement critique. Les penseurs, au contraire, reculent devant leur pensée, la dissimulant comme Naudé ou La Mothe le Vayer, la trahissant comme Gassendi et Sorbière. 1655 et 1660, tous leurs feux sont éteints ; « ils meurent avec l'apparence de vaincus, à l'arrière-garde des armées de la Renaissance ». Mais vingt ans plus tard les promesses qu'ils n'ont pas tenues sont reprises par des hommes comme Bayle et Fontenelle... »

Ce Gassendi, chanoine de Digne, dont M. Gouhier se demande s'il fut vraiment un libertin, est intimement lié avec le père Mersenne, auquel est consacrée une autre thèse, celle du père Robert LENOBLE, *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, (Paris, Vrin, 1943). « Vue de loin, la philosophie nouvelle d'esprit mécaniste, c'est le cartésianisme ; vue de près, la situation est plus complexe... Aux origines de la pensée moderne, il y a non pas Descartes, mais un groupe de savants, où Descartes a pour voisins Galilée, Gassendi, Hobbes, Roberval, Fermat, Beeckmann et bien d'autres » (p. 61). Et Descartes y fait figure d'isolé. « Les purs mécanistes, à commencer par son cher ami Mersenne, ne prennent pas au sérieux ce à quoi il tient le plus : son système. Ils le considèrent comme un confrère grincheux et autoritaire avec lequel il est impossible de discuter. De son côté, Descartes ne cache pas que leurs travaux de l'intéressent pas » (p. 62). A noter aussi les remarques très suggestives sur Mersenne et l'apologétique par la science : à ses yeux, « la vraie science ruine le scepticisme des libertins, elle rend possible le miracle, qui ne se conçoit que dans un univers solidement charpenté par des lois... » (p. 63).

Il faut signaler encore deux notes érudites, l'une de B. ROCHOT, sur « La nature de l'atomisme de Gassendi » (p. 50 s.), l'autre de P. MOUY, sur « Les

débuts de l'acoustique moderne », attribuant à Mersenne la découverte de la loi des cordes vibrantes (p. 52 s.). Sans oublier le compte rendu du livre de Mario Rossi, *Alle fonti del deismo e del materialismo moderno* (Florence, 1942), qui précise les rapports de Mersenne et de Hobbes avec Herbert de Cherbury (p. 77 s.).

A propos de la publication par M. Louis CANET des notes et fragments laissés par le père Laberthonnière pour son *Esquisse d'une philosophie personnelle* (Paris, Vrin, 1942, XIX-724 p.), M. Emile BRÉHIER écrit ceci : « A une époque où presque toutes les philosophies sont des monologues qui s'occupent peu de leurs voisines, cette œuvre où l'on pourrait compter le nombre des pages qui ne sont pas consacrées à critiquer Aristote, Bergson ou Brunschvicg... nous donne à réfléchir sur la nature et la fonction de la polémique en philosophie », sur la « déontologie » des philosophes. Et c'est tout le problème du rapport entre l'homme et ses idées, du « moi doctrinal » et du « moi réel » qui est ainsi posé (p. 73).

* * *

La *Revue de Métaphysique et de Morale*, que dirige maintenant M. Dominique Parodi, a consacré son dernier numéro (octobre 1941, reçu en janvier 1944) à Henri Bergson. « Hommage de discussion et de critique, non d'admiration passive », intitulé de façon significative : *Controverses bergsoniennes*. On lira avec un intérêt particulier les pages de M. Louis de Broglie sur « Les conceptions de la physique contemporaine et les idées de Bergson sur le temps et sur le mouvement » (p. 241-257).

* * *

Nous tenons à saluer ici la création d'une « Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique », publiée par quelques-uns de nos meilleurs philologues (chez Benno Schwabe, à Bâle). Sous un beau nom, emprunté au XVIII^e siècle, *Museum Helveticum*, et dans une présentation parfaite, digne des grands imprimeurs bâlois de jadis, cette Revue veut contribuer à maintenir non seulement une tradition scientifique, mais aussi « le contact avec le trésor spirituel le plus précieux de l'Occident, qui doit être sauvé à tout prix ». Le théologien ne passera pas indifférent devant le bel hommage rendu par M. DEBRUNNER au grand linguiste que fut Eduard Schwyzer, de Zurich, et il pourra prendre une excellente leçon de méthode dans l'étude de M. Victor MARTIN sur la paix collective des Grecs avec le Grand Roi, 386 avant J.-C. (p. 13-30). Il sera reconnaissant à M. Charles FAVEZ de sa note sur trois lettres de saint Augustin (p. 65 s.), qui met en lumière, dans la tradition de la « consolation » antique, le caractère personnel de l'évêque d'Hippone, jusque dans ses lettres de deuil. (« Migraturi quosdam nostros migrantes non amisimus, sed praemisimus », écrit-il à Italica, ep. 92, 1. C'est déjà l'idée du cantique de Vinet : « Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés. »)

De leur côté, les historiens suisses, sous l'impulsion de M. Werner Näf, de l'Université de Berne, viennent d'inaugurer une collection de *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte* (chez Sauerländer, à Aarau, tome I, 1943). A côté d'une savoureuse enquête de M. Richard FELLER sur « La Suisse du XVII^e siècle vue par les étrangers » (p. 55-117), on y lira un remarquable exposé de M. Félix STAEHELIN, de Bâle, « Les peuples de l'ancien Orient et leurs migrations », mise au point de Genèse X (p. 8-33).

H. M.